

THEATRE

«Survivre» au Goethe Institut

Adolphe Nysenholc
et l'après-Shoah

Survivre ou la mémoire blanche (1) de Adolphe Nysenholc, qui a été présentée l'an passé à la salle André Delvaux dans le cadre de l'Institut Martin Buber, a donné lieu ce 6 novembre à une lecture scénique dans sa version revue et augmentée en 18 tableaux au tout aussi prestigieux Goethe Institut. Cette pièce y a remporté un vif succès.

C'est l'histoire d'une mère morte à Auschwitz et dont l'âme revient 50 ans après... retrouver son fils! Elle est comme avant pleine d'allant, de joie de «vivre», de verve et d'humour. Lui, à l'opposé, est plutôt déprimé, étouffé, - bref travaillé par le complexe du survivant. Et elle se mêle de sa vie, de ses amours, et perturbe toute son existence! Le Fils a sa compagne qui fut ce ménage à «trois», et il se retrouve même à cause d'Elle avec un procès sur les bras. Déçue par leurs retrouvailles impossibles, la mère décide de retourner dans la diaspora éternelle. Elle fait des adieux déchirants. Le Fils en meurt, car avec elle s'en va sa vie... Aussi, elle le ressuscite un temps en animant son corps, de son âme à elle... et profère à travers lui comme une prophétesse récriminatrice contre l'oubli!... Les rabbins par exorcisme la chassent à coup de shofar, en sonnant les mots ineffables...

Les réactions du public ont été très enthousiastes. «Ça m'a bouleversé». «C'est très prenant». «Poignant». «Heureusement qu'il y a de l'humour». «Et il parvient à faire rire dans le cadre d'un tel sujet!». «Comment est-ce possible de dire des choses comme ça! inouï». «C'est une pièce extraordinaire!» a-t-on encore entendu. «J'ai beaucoup aimé le texte, et sa représentation», a dit le directeur du Goethe Institut, M. Dietrich Sturm, enchanté d'avoir programmé cette pièce pour clore la série des manifestations intitulées «Mémoires du Yiddishland» organisées dans ses locaux, en préparation au Congrès international de la Fondation Auschwitz.

L'auteur a dirigé la mise en scène dans un esprit collégial avec les acteurs dont il a écouté les (contre)-propositions et autres suggestions pour en retenir celles qui lui paraissaient conve-



Suzy Falk.

Photos: Jørgen Hansen



John Dobrynine et Suzy Falk.



Viviane Collet, John Dobrynine, Suzy Falk et Grégoire Baldari.



De gauche à droite : Jo Rensonnet, Carmela Locantore, Jorgi Amat, Nicole Duret, Suzy Falk, Adolphe Nysenholc, Alain Martel, John Dobrynine, Viviane Collet, Grégoire Baldari, Annie Laforet.

(1) Cette pièce a paru dans le dernier *Bulletin* de la Fondation Auschwitz (n° 34, oct.-déc. 1992). - Une «Table Ronde» autour de cette pièce aura lieu au Théâtre-Poème, 30 rue d'Ecosse, 1060 Bruxelles, le lundi 15 février 1993, à 20 h 30.

nir le mieux à la conception qu'il s'était faite de sa lecture-spectacle. L'on a assisté au rituel d'une véritable exécution polyphonique comme dans un concert de musique de chambre, avec pupitres et fugue vocale dont les paroles fusaient comme un chant. Ce fut un chœur de *schrehegesang*.

Suzy Falk (la Mère) fut sublime, haute en couleurs. John Dobrynine (le Fils), et Nicole Duret (l'Amie), furent profondément touchants; Grégoire Baldari et Viviane Collet ont été des rabbins très pittoresques; Jo Rensonnet, un Concierge criant de vérité; Annie Laforet, une petite jeune fille on ne peut plus spontanée; et Carmela Locantore, la narratrice, a créé une atmosphère pleine de poésie.

Cette pièce n'est pas revancharde. Elle ne fait pas le procès de l'Allemagne, comme Peter Weiss le fit dans *l'Instruction* à travers ses bourreaux les plus minables, les bureaucrates de l'administration quotidienne de la mort à Birkenau. Peu après la guerre, cela avait un sens. Mais, qui condamner encore un demi-siècle plus tard? Poursuivre des vieillards, eux-mêmes déjà au bord de la mort, au risque de paraître soi-même aussi inhumain? Quelle gloire de s'acharner sur des grabataires? Et quel châtiment redonnera la vie aux victimes innombrables disparues dans l'innombrable?

L'envisagement de Adolphe Nysenholc est différent. Il se contente de dire comment aujourd'hui encore le Shoah travaille les survivants, et particulièrement les enfants des morts dans les camps. Il s'agit de dire ce que l'on sait.

Et nul ne sait ce qui s'est passé dans les chambres à faire le vide. Personne n'en est sorti. On ne peut témoigner que de ce qu'on vit soi-même. Et lutter contre l'oubli devient aussi dire ce qu'on ressent soi, la façon dont la douleur nous traverse toujours si longtemps après les faits de l'horreur. Telle est à présent la vérité. Et dans une génération, elle sera encore autre. Il y a autant d'Auschwitz que de personnes qui voudront bien s'en souvenir. Personne n'a le monopole de l'«Holocauste» nazi. Il y aurait un pluralisme de sa vision selon le vécu de chacun. Et la vérité de la Shoah se trouverait quelque part à l'intersection de tous ces points de vues.

L'auteur s'est réjoui que *Survivre* ait été accepté par le Goethe Institut, qui représente l'Allemagne humaniste: il estime qu'il faut aider les démocrates de ce pays à y préserver les valeurs des droits de l'homme. Il ne serait pas juste, a-t-il ajouté, de refuser des amis à cause de leurs origines, car c'est comme cela que tout a commencé...

O.P.